DU GENRE
DE
PHILOSOPHIE
PROPRE A LA MÉDECINE.



DU GENRE
DE PHILOSOPHIE

PROPRE A L'ÉTUDE ET A LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

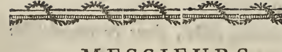
DISCOURS de Reception à l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Nancy, lu dans la Séance publique du 25 Août 1774.

Par M. COSTE, Médecin en chef de l'Hôpital Royal & Militaire de Nancy, Affocié de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon.

Oportet fapientiam ad Medicinam traducere & Medicinam ad fapientiam : Medicus enim Philofophus Diis æqualis habetur. **Hippoc. Lib. de decenti habitu aut decoro.**



A NANCY,
Chez J. B. HIACINTHE LECLERC,
Imprimeur de l'Intendance 1775.



MESSIEURS,

LA gloire d'être aſſis parmi vous, a été pour la plûpart des hommes de Lettres, que vous avez appellé à cet honneur, la récompenſe de leurs travaux & de leurs ſuccès. La préſence de votre illuſtre Directeur rappelle à toute l'aſſemblée l'exemple des Séguier, des Monteſquieu, des Hénaut... De ces grands Magiſtrats qui n'ont pas moins honoré le ſanctuaire des Muſes, que celui de Thémis... Des talens reconnus, une réputation méritée, vous avoient pré-

cédés, MM, dans ce temple des ſciences & du goût, & votre nom ſuffiſoit pour juſtifier le choix de l'Académie. Nai-je pas lieu de craindre que la ſévérité du public ne me demande compte de la faveur que vous m'accordez aujourd'hui? Non, MM, cette faveur dont le ſentiment de ma médiocrité ne me permet pas de m'enorgueillir, devient le principe de ma confiance. Je trouve ici la réunion des Arts, des Sciences & des Lettres. Quels avantages n'ai-je pas lieu d'en eſpérer dans la profeſſion d'un état qui emprunte des ſecours de

presque toutes les connoissances humaines. Vous le savez, MM, le Médecin doit être l'homme de toutes les Sciences, le cosmopolite de l'Empire littéraire. Vous avez cru devoir étendre vos faveurs autant que mes besoins, en me mettant à portée de prendre chez vous la langue de toutes les sciences.

Cette considération m'a conduit naturellement à examiner quelle est leur influence sur l'art de guérir. La plûpart lui sont nécessaires, & celles qui paroissent le plus éloignées de son objet, ne laissent pas

de lui être de quelque utilité. Mais leur multitude même & leur variété établit la nécessité d'assigner des limites à l'application qu'elles exigent. C'est ce milieu qui constitue & caractérise spécialement le genre de Philosophie propre à l'étude de la Médecine & à la pratique de cet Art.



DU GENRE
DE
PHILOSOPHIE
Propre à l'étude & à la pratique de la Médecine.

L'ÉPOQUE des maux qui affligent le genre humain, tient de près à celle de son existence. Les hommes ne tarderent pas à éprouver ou les désavantages de la solitude, ou les inconvéniens inséparables de la vie sociale. L'ignorance & la mal-adresse rendirent les chûtes plus fréquentes. Les poisons ne purent être distingués des alimens qu'après des expériences funestes. Le principe même de la vie devenant à la longue un principe de mort, l'homme dut se livrer à diverses tentatives dans la

vue d'adoucir ſes maux, ou dans le deſſein d'en éloigner le dernier terme. La pitié fut un des ſentimens naturels que le ſpectacle de la douleur excita dans des ames honnêtes & ſenſibles. C'eſt elle dont la main timide & bienfaiſante fit l'eſſai des premiers ſecours. La joie pure qui couronna les ſuccès, les regrets qu'entraîna leur inſuffiſance furent également propres à fixer le ſouvenir des uns & des autres.

Il ſuffit, MM, de connoître le cœur humain pour croire que les Empiriques ont été les premiers Médecins de toutes les nations. L'homme inſtruit lui-même, eſt ramené à l'Empiriſme, comme malgré lui & par une ſorte d'inſtinct. Cette Médecine ſeroit-elle donc plus conforme au vœu de la nature? Mais auſſi pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la marche de l'eſprit humain, on ſe perſuadera facilement que l'Empiriſme pur n'a pu exiſter longtems. J'ai de la peine à croire, avec nos Hiſtoriens, que ſon régne ait duré juſqu'à celui d'Hippocrate. Sans doute, avant ce pere de la Médecine, on avoit été tenté de raiſonner, de comparer, de chercher des reſſemblances, d'établir des théories.

Les différentes sectes de Philosophes très-opposées les unes aux autres eurent presque toutes quelque chose de commun, l'envie de paroître contribuer au bien de la Société. L'application de leurs systèmes aux phénomènes de la vie, de la santé & de ses dérangemens, leur en offroit le moyen le plus efficace. C'étoit en effet justifier & mériter le titre de *sages* dont ils étoient si jaloux que de faire voir la conformité de leur doctrine aux préceptes de l'art le plus utile au genre humain. Ceux qui en faisoient une profession particuliere ne tarderent pas de leur côté à sentir combien la dignité philosophique devoit ajouter au lustre & à la considération dont ils jouissoient déjà.

Telle est, je crois, la façon la plus naturelle d'expliquer comment la Philosophie & la Médecine s'allierent, & comment celle-ci a dû participer à toutes les vicissitudes de l'esprit humain, qui agiterent successivement celle-là. Aussi dans les différens siécles & chez les différens peuples la Médecine a-t-elle été tour-à-tour éclairée par les vérités reconnues ou tyrannisée par les préjugés domi-

nants. Flottants ſans ceſſe ſur une mer d'incertitude, célebre par ſes naufrages, les maîtres de l'Art ont été tantôt conduits au port de la verité ſur les traces même de l'erreur, tantôt ramenés à l'erreur par les vagues qui les en avoient éloignés... Séduits par des apparences trompeuſes, amis du vrai qu'ils ont cherché ſans ceſſe & qu'ils n'ont pas toujours reconnu, plus ſouvent victimes de l'erreur qu'ils croyoient éviter au moment même où ils l'embraſſoient en la méconnoiſſant.

L'art eſt-il donc livré à la ſimple reſſource des conjectures? N'eſt-il aucune bouſſole propre à nous diriger dans la recherche & dans l'application de ſes véritables principes? Sans doute, MM, il en eſt une & par ſon ſecours le grand Hippocrate s'ouvrit la route de l'immortalité. Ce génie créateur prit la nature pour guide. Il obſerva ſes mouvemens, il étudia ſes loix. Le Code qu'il forma fut calqué ſur le ſien. Il lui valut le titre de Légiſlateur en Médecine, titre conſacré par la plus haute antiquité & qui ſubſiſte encore aujourd'hui après vingt-trois ſiécles d'expériences & de découvertes.

La Philosophie du prince de la Médecine fut de n'admettre que ce qu'il découvrit évidemment par le moyen des sens & de rejetter toute autre voie d'explication. Il pratiqua le doute méthodique annoncé depuis par Descartes, mais dont ce Philosophe fut bien éloigné de donner lui-même l'exemple. On sait combien il se hâta d'expliquer mécaniquement la circulation du sang qui venoit d'être démontrée. Il forma l'homme machine, & crut en diriger les mouvemens au gré des loix qu'il avoit établies. Son régne fut de peu de durée, comme celui des systèmes qui prennent leur source dans l'imagination. Ils appartiennent aux hommes, ils sont sujets aux mêmes changemens qu'eux. Celui de la vérité, fondé sur la nature, est seul immuable comme elle. Hippocrate lui dut l'éternité de son triomphe.

N'êtes-vous pas surpris, MM, d'entendre les Médecins donner d'une voix unanime la palme de la supériorité dans leur art, à la pratique de ce descendant d'Esculape? Ses préceptes & ses exemples sont la loi que nous nous glorifions tous de suivre. Cependant ce

Prince de la Médecine ignora abfolument la plûpart des chofes qui paroiffent fi effentielles aujourd'hui & dont on a fait la bafe de nos études.

Combien le cercle de nos connoiffances phyfiques ne s'eft-il pas étendu ? Les fciences femblent portées au plus haut degré de perfection. On diroit que nos Arts ont épuifé la carriere des découvertes ; l'agréable diverfité de leurs productions a prefque égalé la furprenante variété de la nature. Le flambeau de l'obfervation & de l'expérience en main, nous avons porté nos regards curieux depuis le fommet de la voûte éthérée jufqu'au plus profond des entrailles de la terre. Depuis l'Eléphant jufqu'à l'infecte dont la ténuité échappe à notre vue, depuis le Cédre jufqu'à l'Hyffope, depuis le Roi des métaux jufqu'à la derniere des fubftances minérales, nous avons tout examiné, tout analyfé, tout comparé. La Phyfique expérimentale a mis en évidence les loix de la Pefanteur & celles du Mouvement, les propriétés du Magnétifme & celles de l'Electricité. Nous expliquons des phénomènes que nos peres euffent pris

pour des miracles... L'Anatomie a développé jufqu'aux derniers replis de notre machine... La Chymie a décompofé les corps, elle a affigné le nombre & la proportion de leurs principes conftitutifs... La Botanique de nos jours compte plus de genres de végétaux que celle des premiers tems ne comptoit de plantes individuelles. Le nombre de nos remédes eft accru au point que le Médecin le plus exercé, dans le cours de la pratique la plus longue, pourroit à peine en placer la dixieme partie. Ce font là au moins, MM, des preuves de fuperflu. Mais Hippocrate a fait lui feul, pour l'avancement de l'art de guérir, plus que les efforts réunis de tous les favans qui lui ont fuccédé.... Cependant il ignoroit la circulation du fang. Ses connoiffances en Anatomie furent fi bornées, qu'il avoue lui-même avoir pris pour des fractures les futures naturelles du crâne.... La Phyfique étoit encore dans fon enfance; & la Chymie bien éloignée non-feulement de fes progrès actuels, mais même du moment où elle devoit commencer à eftixer.... S'enfuit-il que l'étude de ces

ſciences ſoit inutile au Médecin ? Vous me blâmeriez, MM, ſi je tirois une pareille concluſion. Ces ſciences acceſſoires ont fourni pluſieurs données pour l'explication des phénomènes de l'économie animale. Elles ont jetté le plus grand jour ſur la théorie de notre art.... Mais la preuve que leur utilité eſt bien inférieure à l'obſervation & au raiſonnement analogique, c'eſt que ſans leur ſecours, le pere de la Médecine en a porté la pratique à un point de perfection, auquel elles ont à peine ajouté.

Le grand Boerhaave, ce ſecond Légiſlateur en Médecine, n'oublia jamais le reſpect qu'il devoit au premier. Il admiroit comment, privé de l'avantage des ſciences acquiſes depuis lui, ce Médecin Grec avoit pu en venir au degré où il avoit laiſſé ſon art. Juſqu'à quel point de certitude & d'évidence ne l'eut-il pas porté avec leur ſecours ? » Sans » doute, diſoit le profeſſeur de Leyde, » Hippocrate mérite avec juſtice le » nom de Grand ; mais combien ne » l'eut-il pas mérité davantage, s'il » eut pu joindre à ſes connoiſſances » celles des découvertes modernes. »

Il n'eſt aucune ſcience, MM, des ſciences phyſiques ſur-tout, dont les principes doivent être étrangers à un Médecin. Toutes ont enrichi l'art de quelque vérité utile. Il importe donc à celui qui le profeſſe, d'en connoître les détails juſqu'à un certain point. Mais l'abus eſt à côté de l'avantage, & le véritable eſprit philoſophique conſiſtera à diſcerner les bornes de l'application qu'il doit donner à chacune. Une érudition trop univerſelle perd en profondeur ce qu'elle acquiert en étendue. Deux hommes ſe ſont élevés dans notre ſiécle. Ils ont embraſſé tous les genres & ſe ſont montrés auſſi ſupérieurs dans tous, que s'ils n'en euſſent adopté qu'un. Ce ſont des phénomènes qui ſont exception aux bornes ordinaires de l'eſprit humain, & dix ſiécles ſe ſuccéderont peut-être ſans produire un la Condamine ou un Voltaire. L'art s'eſt accru par les connoiſſances modernes : elles ne doivent donc pas être négligées. Mais le degré d'application qu'elles exigent doit être ſubordonné à celle que demande l'étude de l'art lui-même. Depuis qu'on

a compté plus de ſavans parmi les Médecins, peut être y a-t-il eu moins de véritables Médecins. Un léger coup d'œil ſur l'hiſtoire de nos Révolutions en fournira la preuve.

S'il eſt une des ſciences naturelles dont la connoiſſance importe au Médecin, c'eſt certainement celle qui nous enſeigne les loix du mouvement qu'obſervent les fluides. L'Hydraulique m'apprend quelle eſt l'action des liquides ſur les vaiſſeaux qui les contiennent, & quelle eſt la réaction des vaiſſeaux ſur eux. Borelli, Malpighi, Bellini, Pitcairn & Sénac ſemblent exceller dans l'explication des phénomènes que préſentent les liqueurs du corps humain. Mais interrogez-les ſur la force avec laquelle le cœur agit dans ſa diaſtole ? L'un vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de 180000 livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Un ſecond vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. D'autres font de nouveaux calculs & aſſignent de nouveaux réſultats auſſi contradictoires. Heureuſement que la déciſion de ces objets de pure curioſité importe peu

au Médecin qui ſonge à guérir. Il n'a pas la folle préſomption de chercher à paſſer la ligne qui ſéparera à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature. » Cette » bonne mere, comme dit un de nos » Philoſophes les plus agréables, ſe » moque des faiſeurs de ſyſtèmes & » tandis qu'elle a ſoin de notre vie, elle » fait dilater & contracter le cœur par » des voies que l'eſprit humain ne peut » découvrir. »

Autant cette application des calculs mécaniques à l'économie animale eſt indifférente lorſqu'elle n'a pour objet que des diſcuſſions théoriques, autant elle devient dangereuſe lorſqu'elle influe ſur la pratique. Quels abus dans l'adminiſtration de la ſaignée n'ont pas produit les idées de *révulſion* & de *dérivation* qu'avoient adoptées les Chirac & les Sylva ? » Nous maîtriſons la » nature, nous rectifions ſes deſſeins, » nous changeons ſa marche.... Nous » tirons le ſang de la partie engorgée, » nous le faiſons aborder à une autre.... » La petite vérole *s'accoutumera* à la » ſaignée.... » Telles étoient dans la gé-

nération des Médecins qui ont précédé la nôtre, les prétentions faftueufes de cette fecte dogmatique, mécanique & trop agiffante, dont les promeffes impofantes, mais trompeufes, alloient jufqu'à donner toujours l'affurance de guérir & prefque l'efpoir de rendre l'homme immortel. N'eft-ce pas encore l'abus des loix hydrauliques & mécaniques, appliquées au corps humain, qui enfanta les effais imprudens & quelquefois criminels de la *Transfufion?*

Mais rien n'a plus contribué à égarer les Mécaniciens que d'avoir fait abftraction de cette fubftance fi étroitement unie à nos corps, & dont l'influence fur nos fonctions eft plus marquée par des faits inconteftables, qu'il ne nous eft poffible d'en affigner la caufe. A l'exemple de Defcartes, ils n'ont confidéré l'homme que comme l'affemblage de diverfes piéces de rapport, dont les relations mécaniques expliquoient toutes les fonctions. Ces hommes ont-ils donc été au-deffus, ou pour mieux dire n'ont-ils pas été audeffous de l'effet des paffions, qui jouent un fi grand rôle dans l'économie ani-

male? Tel eſt l'inconvénient de l'eſprit de ſyſtème. L'imagination s'épuiſe à démontrer des Théorèmes compliqués, fondés ſur des hypothèſes, dont les notions les plus ſimples ſuffiſent pour démontrer le ridicule.

SÉPARER les différentes ſubſtances qui entrent dans la compoſition d'un corps, les examiner en particulier, reconnoître leurs propriétés & leurs analogies, les décompoſer encore elles-mêmes, les comparer & les combiner avec d'autres, les réunir de nouveau pour faire reparoître le premier mixte avec toutes ſes propriétés, c'eſt l'objet & le but principal de la Chymie.

Il eſt peu d'arts auxquels cette ſcience ſemble devoir être plus néceſſaire qu'à la Médecine. En effet ſi elle nous inſtruit ſur les principes de nos humeurs & ſur ceux des alimens, ſur les caractères qui conſtituent & ſur les proportions qui différencient les remédes, ſi de nouvelles combinaiſons lui font découvrir de nouveaux ſecours contre des maux qui avoient réſiſté à des moyens plus ſimples,... il en faut convenir, MM, les connoiſſances puiſées dans l'étude

de la Chymie font faites pour donner de l'avantage au Médecin qui les posféde. Auffi devons-nous beaucoup à cette fcience. C'eft elle qui a rectifié les formules inconféquentes des Pharmaciens Galeniftes : c'eft elle qui a enrichi la matiere médicale des remédes les plus énergiques. Les poifons même ont été mis à contribution par elle & des fubftances deftinées à donner la mort, ont rendu la vie, adminiftrées par fes mains.

Les grands avantages que la Chymie a procurés à notre art font dûs à la hardieffe des génies qui l'ont cultivée. Les maux que la Médecine en a reçus, font dûs à leur téméraire préfomption. Ils ont tranfporté les idées *alambiquées* de leurs laboratoires, dans l'explication des phénomènes du corps humain. Les ferments ont rendu raifon de tous les maux & des ferments d'une nature oppofée & plus puiffans qu'eux, ont préfenté des remédes infaillibles. Paracelfe brûle, du haut de fa chaire, les œuvres d'Hippocrate & de Celfe. Ils avoient ignoré la Cabale, la Magie & la Chymie. Il n'en falloit pas d'avantage, felon

lui, pour prouver qu'ils n'avoient jamais pû rien connoître aux maladies. Ces idées extravagantes & bifarres rendoient le profeffeur de Bafle, digne d'être le précurfeur de Van-Helmont, autre enthoufiafte en Chymie. Celui-ci, après avoir mêlé divers paffages de l'Ecriture aux rêves chymiques d'une imagination égarée, alla jufqu'à dire » que les anciens avoient été de fort » mauvais Médecins, faute d'avoir été » éclairés par les lumieres de l'E- » vangile, & par celles de l'art des » *Philofophes par le feu.* » C'eft le nom qu'ils fe donnoient. Ces cerveaux échauffés allioient ainfi le facré au prophane, rapportant tout à leurs préjugés & à une fcience devenue trop fouvent funefte au genre humain, par les abus dont ils la furchargerent.

Entre les mains hardies de Paracelfe & de fes fectateurs, j'en conviendrai, MM, les remédes les plus fufpects produifirent quelques cures furprenantes. Mais le Turbith minéral, le Mercure, le Soufre, les fpécifiques de tous genres furent fubftitués aux Rafraîchiffans & au régime des maladies aigües fi fage-

ment vanté par Hippocrate. Au détriment de l'humanité la méthode échauffante prévalut pour quelque tems. La théorie de la tranſpiration inſenſible, démontrée par la balance de Sanctorius, découverte immortelle, & qui fut en Médecine la ſource de quantité de bonnes vues, cette théorie ſe joignit aux prétentions des Chymiſtes, pour accréditer les remédes incendiaires. L'Empiriſme, l'ennemi déclaré des ſyſtèmes, ſe rangeoit ſous les étendarts de celui-ci. L'obſervation des ſueurs critiques venoit réunir toutes les ſectes à celle des Chymiſtes, pour donner plus de poids à cette méthode... La fureur aveugle de ſes partiſans outrés, les pouſſe juſqu'à devenir eux-mêmes les victimes de leur propre extravagance. Van-Helmont meurt d'une pleuréſie faute d'une ſaignée qu'il rejette opiniâtrément. . . Riolan le pere, quelque tems après, comme pour dédommager de cette anecdote humiliante, la Chymie qu'il déteſtoit, aſſure dans une Harangue inaugurale » qu'il » aime mieux ſe tromper avec Galien, » que de guérir ſes malades avec les » remédes de Paracelſe... Quelle prévention

vention ne montra pas Gui Patin dans l'affaire de l'émétique? Comment un homme auſſi ſavant & auſſi ſpirituel, qui eut plus d'un titre pour faire reſpecter ſa mémoire, n'a-t-il preſque laiſſé de lui que le ſouvenir de ſon préjugé & de ſon entêtement? C'eſt ainſi que par des voies entiérement oppoſées, on parvient au même degré de ridicule & d'erreur, en s'éloignant également du centre où réſide la vérité.

La science de l'Anatomie eſt indiſpenſable à celui qui veut exercer l'art de guérir. Si la machine vient à ſe déranger, celui-là ſans doute qui en connoît le mieux la ſtructure, ſera plus propre auſſi à indiquer les moyens d'en rétablir l'harmonie. » Notre corps, avoit dit un bel eſprit, eſt un vaiſſeau, » dont il faut poſſéder la compoſition » pour le bien gouverner ». Cette comparaiſon eſt abſolument à l'avantage de l'Anatomiſte. Mais, comme l'a très-bien remarqué un des nôtres auſſi célébre par la facilité de ſon eſprit cauſtique, que par les diſgraces qu'elle lui ménagea, » Si le corps eſt

» un vaiſſeau, le pilote a plus beſoin » d'une bouſſole, pour ne le pas laiſſer » entraîner au gré des vents & des » eaux, qu'il ne lui importe de ſavoir » le nombre de piéces & celui des » attaches qui les uniſſent avec la » quille. » En effet cette force de la vie, qui contribue plus que l'art à la guériſon des maladies graves, n'eſt-elle pas une preuve que c'eſt moins la correction locale d'un vice particulier, que la conſpiration générale de tout l'enſemble, qui opere le rétabliſſement des malades? Ce ſont ces efforts que l'art doit imiter. Il feroit honteux, ſans doute, à celui qui l'exerce, d'ignorer la ſituation reſpective des organes qui ont la plus grande influence ſur les fonctions de l'économie animale. Il doit connoître la direction des vaiſſeaux qui charient nos humeurs, la correſpondance des nerfs qui ſert à l'explication d'un ſi grand nombre de phénomènes. Mais cette anatomie exquiſe & minutieuſe n'eſt-elle pas plus faite, MM, pour rétrécir les bornes du génie médicinal que pour les étendre? Que peut-elle offrir de certain? Ruiſch & Malpighi furent

de grands Anatomiſtes aſſurément. Le premier ne vit que des *vaiſſeaux* où l'autre n'appercevoit que des *glandes ;* & Malpighi, à ſon tour, appella des glandes tout ce que Ruiſch, & même d'après ſes expériences & ſes injections, prenoit pour des vaiſſeaux. Quel cas ont fait de cette ſorte d'Anatomie les Médecins les plus célébres ? Sydenham, dira-t-on, qui l'ignoroit, pouvoit être intéreſſé à la décrier ? Mais le D^r. Freind, qui en avoit fait une étude particuliere, n'en reconnut pas moins l'abus & l'inutilité. Enfin, de très-grands Médecins l'ont poſſédée, mais aucun ne lui a dû ſes ſuccès dans l'art de guérir. Ce qui me le prouve, c'eſt que ceux dont les connoiſſances, quoique très-étendues, ſe ſont bornées à cette partie, ont été à peine connus comme Médecins. Hunaud pratiquoit peu. Le grand Vinſlow trembloit en ordonnant un léger purgatif. Le célébre Duverney, à qui l'Anatomie doit la plus grande partie des progrès qu'elle a faits dans ce ſiécle, ſe croit frappé à mort pour une petite indiſpoſition. » Quoi ! vous vous affligez pour ſi

» peu de chofe ! lui dit Dumoulin, en entrant dans fa chambre ? » Ce que je fais d'Anatomie me fait trembler, replique Duverney. » Monfieur, » lui dit le vieux praticien, vous con- » noiffez votre corps mieux que moi, » mais à coup-fûr, je le guérirai mieux » que vous ». Paroles frappantes ! & qui difent plus fur l'objet dont je m'occupe, que toutes les réflexions que j'y pourrois ajouter.

Les plantes font des fecours que la nature nous indique, & ce ne font pas les moins efficaces de ceux qu'elle nous offre. Le Médecin qui fe glorifie d'en être le miniftre, doit s'appliquer à faifir les caractères qui diftinguent les productions vénéneufes, des végétaux falutaires. Les recherches des favans, les travaux infatigables des voyageurs, ont prodigieufement enrichi cette partie de l'Hiftoire Naturelle. La méthode de claffer les plantes, au moyen des parties de la génération, offre à celui qui veut s'en occuper moins de difficultés que toute autre. Mais les détails immenfes que cette nomenclature entraîne, exigent prefque un homme tout entier.

Ce n'eſt pas d'après des gravures qu'on parviendra à cette connoiſſance C'eſt l'objet lui-même qu'il faut voir, & cela dans ſes différens périodes de naiſſance, d'accroiſſement, de fleuraiſon, de fructification. Comment un Médecin livré à la pratique, pourra-t-il leur donner ce degré d'attention ? Les plantes & les malades ne ſe trouvent pas enſemble; & les uns & les autres doivent être vus ſouvent. Il ne ſeroit pas moins ridicule de ſe faire Médecin pour être Botaniſte, que de ſe croire Médecin, parce qu'on poſſéderoit ſupérieurement la connoiſſance des plantes.

Les grands Botaniſtes ſe ſont moins occupés de leurs vertus qu'ils ne les ont conſidérées en Naturaliſtes & relativement au ſyſtème méthodique qu'ils avoient embraſſé. Mais parmi ceux, MM, qui les ont enviſagées ſous le point de vûe médicinal, quelle confiance leurs livres peuvent-ils inſpirer à un homme raiſonnable ? Liſez-les, & M. Geoffroy lui-même... Il n'a fait que compiler ce que chaque Auteur a débité ſur ſa plante de prédilection. Il n'en eſt pas qui n'attribue à la ſienne

toutes les vertus possibles, & plus souvent encore celles qu'elle ne peut avoir, puisqu'on ne craint pas de leur en assigner de contradictoires... Nous aurions, si on les en croit, plus de remédes universels que nous ne comptons de maux particuliers ! Combien la pratique est faite pour désabuser de ces promesses trompeuses !

Le nombre des plantes dont les vertus sont avouées par l'expérience, n'est pas si considérable qu'on l'imagine. Heureux qui peut les accréditer par de nouveaux succès ! Je suis loin cependant de blâmer les tentatives de ceux qui cherchent dans d'autres simples, le reméde à des maux que les secours ordinaires laissent incurables ! L'illustre M. Storck s'est acquis, dans cette carrière, la plus grande gloire & les plus grands titres à la reconnoissance de ses semblables... Voilà des travaux utiles & dignes d'un ami des hommes. Ce sont principalement les maux sans remédes, qui doivent exciter son zèle. Nous avons assez de caustiques, assez de tempérans... trop de fébrifuges, peut-être... pour l'abus journalier qu'on en fait. Mais un spécifique

pour le cancer, mais un ſpécifique pour la goutte, un autre pour l'épilepſie... Voilà ce qui nous manque. Voilà un objet plus digne des recherches de nos Botaniſtes, plus propre à conſacrer leur nom à l'immortalité, que le plus beau ſyſtème de Botanique.

Ce que je viens de dire au ſujet de cette ſcience, on l'appliquera à plus forte raiſon aux autres parties de l'Hiſtoire Naturelle. Chacun des trois régnes nous fournit des ſecours, & dans un ſiécle où l'attention du public s'eſt tournée de ce côté, ſans doute il ſeroit honteux à un Médecin d'être au-deſſous du degré d'inſtruction commune. Mais qu'il ſe garde bien de laiſſer abſorber par les ſoins minutieux & perpétuels qu'exige un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, des momens précieux dont l'art de guérir lui demande compte au nom de l'humanité. La mode revendique ſes droits ſur le Médecin comme ſur les autres hommes, je le veux; mais comme il n'en fut jamais de meilleure en médecine que celle de guérir ſes malades, c'eſt à ſe diſtinguer dans celle-

là qu'il doit sa principale application.

Si l'espérance de réussir dans les maladies étoit proportionnée au nombre de remédes dont on posséde la nomenclature, une mémoire heureuse seroit la condition la plus essentielle pour former un Médecin accompli. Mais en vain pour accréditer cette abondance stérile, s'efforcera-t-on de compliquer des formules & de varier à l'infini les remédes qui les composent; les succès ne déposeront pas en sa faveur. Les indications que présente la nature se remplissent avec moins d'appareil. Hippocrate guérissoit souvent ses malades sans leur rien prescrire. Sydenham faisoit vingt visites & une ordonnance. Boerhaave demandoit pour tout secours des lancettes, de l'eau, de l'opium, du nitre, de l'émétique & des purgatifs... Qu'on y réfléchisse attentivement! les remédes essentiels sont ceux dans lesquels l'art a imité la nature. Le dégoût indiqua le régime; les hémorragies enseignerent l'usage de la saignée; les autres crises celui des divers évacuants: car ce fut principalement de ceux-là que la nature nous donna l'exemple.

Ces remédes dont l'action est insensible, & que nous nommons *altérants*, sont de notre invention. Je ne dis pas qu'il les faille proscrire de nos matieres médicales ; mais si l'on se rappelloit plus souvent que la nature elle-même est *l'altérant par excellence ;* si l'on n'oublioit pas qu'elle doit être quelquefois aidée, mais qu'elle ne doit presque jamais être forcée dans ses opérations, sans doute il y auroit à faire en médecine une grande soustraction de remédes, de formules & de science inutile ! A quoi se réduiroient les vaines prétentions de nos érudits, si après avoir démontré que la nature seule a indiqué les remédes les plus importants, je faisois voir que l'Empirisme revendique à lui seul la plûpart des spécifiques ? Cet Antidote fameux, assemblage de drogues ridicule & confus, si l'on s'en rapporte aux préceptes chymiques & pharmaceutiques, composition presque divine, si l'on ne considére que ses effets merveilleux, la Thériaque en un mot sera à jamais un des plus forts argumens de l'Empirisme, qui seul a pu la produire. Fernel dogmatisoit en vain

à la Cour de François I. La doctrine des sueurs qui autorisoit la prescription du Gayac, ne guérissoit pas ce bon Prince. C'étoit payer trop chérement quelques instans de plaisir défendu. Le Cocq employa la méthode de l'Empirique Italien; le Roi de France fut *traité comme le dernier de son Royaume*; & les frictions de Carpi réussirent mieux que l'opiate très-composée & que les dissertations transcendantes du savant Professeur. L'Émétique révolta les dogmatistes & les partisans fanatiques de Galien, parce que ce reméde nâquit au sein de l'Empirisme. C'est cependant un de ceux dont l'usage est le plus appuyé par le dogme moderne & dont les succès sont le plus avoués par l'expérience. Le Kinkina, comme on le sait, a eu le même sort & les mêmes obstacles à vaincre. L'Inoculation, quoique fille de l'Empirisme, a joui du privilége exclusif d'être accueillie plus favorablement par le dogme. Mais voici son triomphe consacré par notre Auguste Souverain. Me permettrez-vous, MM, une réflexion, qui naît de deux anecdotes dont Louis le grand

me fournit la premiere. On fit à soixante sujets une opération dangereuse, avant d'oser la tenter sur ce Monaque... A la Cour de Louis XVI, c'est le sang des Rois, ce sont les Rois eux-mêmes, qui savent braver également les périls & les préjugés, pour donner avec plus d'éclat des exemples salutaires à l'univers.

La scolastique & la dialectique ont exercé dans toutes les professions lettrées un despotisme assez long, dont à peine nous avons vu la fin. La Philosophie les a heureusement bannies des sciences pratiques. Le tems où les bancs de Médecine retentissoient du bruit des *Cathégories* & des *Quiddités* est loin de nous. Cependant, MM, il seroit possible de porter la réforme à un plus haut degré. C'est le vœu que j'ai entendu former à plusieurs de nos célébres Professeurs. Je n'en suis que l'organe, mais il dépend d'eux de l'accomplir. Jusques à quand entendrons-nous argumenter sur des objets qui intéressent assez la vie des hommes, pour ne devoir point être mis en problêmes? Jusques à quand enseignera-t-on

dans nos écoles, avec le plus grand appareil, précisément tout ce qu'il faut oublier dans la suite? Un Professeur de Chymie, un Professeur de Botanique s'épuisent pour donner des cours complets à des auditeurs, qui ne doivent être ni Chymistes, ni Botanistes. C'est sur ces matieres que roulent les examens. Mais de la véritable Médecine, on n'en professe que peu; c'est le moins intéressant des écoles, ce par quoi on brille le moins. Dans un Cours de Licence, chaque Candidat a sa partie qui lui forme un titre. L'un se glorifie de ses Mathématiques, l'autre de son Anatomie, aucun n'est jaloux du titre *d'observateur de la nature.* Que ne forme-t-on des Hôpitaux de pratique, où le jeune Médecin puisse s'instruire par sa propre expérience, & sous la direction d'un grand maître, de ce qu'il lui importe de savoir un jour? Son véritable office, sa véritable gloire est d'étudier, d'épier les mouvemens de la nature; il faut donc qu'il la voye dans l'état de maladie pour pouvoir la reconnoître. La phisionomie d'un malade, ses alentours, font le véritable livre d'un Médecin.

Je cherche à abréger, MM, mais l'objet qui m'occupe eſt aſſez intéreſſant pour qu'on me paſſe la multitude & le défaut peut-être d'arrangement des mots, en faveur de l'importance des choſes. Je voudrois que dans les grandes villes, il y eût un Hôpital, où chacun de ceux qui ſe deſtinent à la Medecine, fût obligé d'aſſiſter exactement aux viſites, pendant les deux premieres années, qui ſuivroient la cérémonie de leur Doctorat. Ils s'accoutumeroient à l'inſpection des malades. Ces deux années d'apprentiſſage finies, un autre exercice ſuccéderoit. Le Médecin en chef préſideroit aux preſcriptions faites par ſes Candidats à certains malades qu'on leur diſtribueroit. Il rectifieroit ce qui lui paroîtroit trop s'écarter des régles ordinaires. Il laiſſeroit néanmoins quelque choſe à tenter à la ſagacité des jeunes Docteurs. Ceux-ci tiendroient un journal exact & détaillé des ſymptômes, des remédes, de leurs effets & de l'iſſue des maladies confiées à leurs ſoins.

Que d'avantages ne réuniroit pas cette méthode !.. Nouvelle aſſurément,

car elle reſſemble peu à ce qui ſe pratique habituellement dans les Hôpitaux à cet égard.

Au ſortir de nos écoles on a la tête pleine de ſyſtèmes, au moyen deſquels on explique tout, on répond à tout. La mémoire eſt chargée d'une quantité de remédes & de formules propres à tout guérir. Auſſi l'aſſurance & quelquefois la témérité accompagnent les pas du jeune Médecin. Il ne doute de rien, juſqu'à ce que détrompé par ſes inſuccès, il reconnoiſſe par expérience combien de choſes ſont inexplicables, combien de maladies incurables, combien réſiſtent aux remédes & qui ſe guériſſent enſuite naturellement; combien enfin il faut accorder à la nature, ſans cependant lui donner tout. Il s'appliqueroit principalement à reconnoître quelles ſont les bornes où il doit s'arrêter.

Il n'y a qu'une ſeule bonne maniere de philoſopher en Médecine. C'eſt de raiſonner d'après l'expérience, les principes connus des corps naturels, les connoiſſances d'Anatomie; & dans les cas difficiles, d'après l'Analogie. C'eſt

l'induction qui conduit du connu à l'inconnu. C'eſt elle qui de l'expérience tire les principes. Ceux-ci engagent à réitérer les expériences, après quoi on généraliſe les préceptes. C'eſt-là le ſeul moyen de former les ſciences, & de les établir ſur des fondemens inébranlables. Cette précieuſe méthode s'eſt conſervée d'âge en âge; c'eſt elle qui, comme le dépôt de la foi, s'eſt ſucceſſivement tranſmiſe aux véritables Médecins, à travers les nuages de l'Empiriſme groſſier, nonobſtant les efforts & les empêchemens des Dogmatiques, des Phyſiciens, des Chymiſtes, des ſavans de tout genre. Cette Médecine fut celle d'Hippocrate, d'Aſclepiade, de Celſe, de Sydenham, de Boerhaave. Elle ſera celle que préféreront dans tous les ſiécles & dans tous les climats, les Médecins, qui profitant de toutes les obſervations & de toutes les découvertes de ceux qui les ont précédés, ſans adopter excluſivement aucun ſyſtème particulier, prendront de chacun ce qui leur paroîtra le plus conforme à la vérité & à la nature.

Les sciences dont j'ai parlé ne ſont

pas les ſeules qui nous ſoient utiles. Le domaine de la Médecine s'étend à l'Hiſtoire, à la Politique, aux Beaux-Arts, à la Littérature agréable. » Un » Médecin, dit M. de Fontenelle, a » quelquefois autant affaire à l'imagi- » nation de ſes malades qu'à leur foie, » & à leur poitrine. » Comment ſe rendre maître de l'imagination ſans les charmes d'une élocution douce, propre à parer & à embellir la raiſon. Elle n'a déjà que trop de torts d'être la raiſon. Et cette éloquence perſuaſive, où peut-on l'acquérir que dans le commerce des Poëtes & des Orateurs? Un Médecin ne déclamera pas contre la fiévre quarte; il ne vantera pas le kinkina comme un Poëte chante ſa Philis. Mais il eſt une ſorte d'éloquence relative à chaque ſujet, & une Poëſie néceſſaire à quelques-uns. La Phiſiologie ſoutient-elle, dans tous ſes articles, la ſéchereſſe didactique ? Le myſtère de la génération, le mécaniſme par lequel je reſpire, les phénomènes de la viſion, le toucher, ce ſens univerſel & dont les autres ne ſont que des diviſions, l'action de l'ame ſur le corps, l'in-

fluence

fluence des passions sur les maladies, dont elles sont tour-à-tour la cause & le reméde; tout cela s'expose-t-il sans une sorte d'enthousiasme? Apollon fut le pere de la Médecine, comme de la Poësie; & la premiere emprunta souvent le secours de sa sœur pour dicter ses oracles au genre humain. Je ne vous parlerai, MM, ni des Macer, ni des Arnaud de Ville-neuve, ni des Fracastor. Un savant Médecin de Paris vient de nous donner une Hygiene en vers latins, digne d'effacer tout ce que les modernes ont pu faire de plus approchant de Virgile... Je m'arrête... C'est ici, MM, que le Médecin doit être en garde contre lui-même. Plus l'attrait des Belles-Lettres est séduisant, plus il est à craindre de se trop livrer au goût qu'elles inspirent. Quand on a vu les roses naître sous ses pas, on s'accoutume difficilement à manier les épines. Les délices de Capoüe mirent Annibal hors d'état de vaincre les Romains. Craignons que l'habitude des lectures agréables ne nous détourne des lectures sérieuses, qui demandent une toute autre application. Usons des

lettres par délaſſement, mais n'en abuſons jamais.

La véritable Philoſophie Médicinale eſt l'Éclectique, celle qui choiſit ce que les différens arts, ce que chaque ſcience, ce que chaque ſyſtème offre de vrai & d'eſſentiel aux progrès de l'art. Rappellez-vous, MM, pour vous former une idée de ce point en-deçà & au-delà duquel l'application des ſciences phyſiques à la Médecine peut devenir préjudiciable à celle-ci, rappellez-vous le parti qu'en a tiré le célébre Boerhaave. En vain, pour élever la doctrine d'Hippocrate, cherche-t-on aujourd'hui à ranger celle du Profeſſeur de Leyde parmi les ſyſtèmes enfans de l'imagination. Boerhaave & le Baron Van-Swieten ſon illuſtre commentateur, ſont des modéles d'eſprit, d'érudition, de jugement & de ſaine critique, tels que je les deſirerois dans notre art. Boerhaave n'a méconnu ni rejetté ſans raiſon aucun ſyſtème en Médecine. Celui d'Hippocrate & des *Naturiſtes* lui a paru mériter la préférence. Il leur a aſſocié les Mathématiques & la Chymie, non pour en ébranler la ſolidité,

ou pour en diminuer la gloire, mais pour en démontrer la certitude. (a). De trois manieres de philoſopher en Médecine conſidérées ſous des points de vue trop indépendans les uns des autres, il a ſu former un ſyſtème complet, en alliant les loix du mouvement & celles de la décompoſition des corps à la doctrine de l'analogie & de l'obſervation. Eh ! qui plus que lui l'a reſpectée cette doctrine? Qui en a mieux ſenti, MM, la ſupériorité & la prééminence? Il ne prononçoit jamais le nom de Sydenham, il ne l'entendoit jamais prononcer ſans ſe découvrir par reſpect.

(a) En adaptant des calculs Mathématiques au jeu de nos organes, le célebre Profeſſeur de Leyde prétendit plutôt donner des probabilités que des démonſtrations exactes. Il ſavoit que ce principe inexplicable de la vie, & la ſenſibilité dont il eſt l'ame, donnent à nos corps une maniere d'être, dont des machines artificielles n'offriront jamais qu'une image très-imparfaite... Il n'ignoroit pas que le *feu*, cet agent le plus ordinaire de la Chymie, ajoute ou retranche aux ſubſtances qui font le ſujet de ſes opérations. Il fut d'autant plus éloigné de croire que l'analyſe ſeule puiſſe nous inſtruire des qualités eſſentielles des corps, que ſouvent des vertus contraires établiſſent, entre certaines plantes, une différence, que l'identité des principes qu'elles fourniſſent dans l'analyſe n'eut pas fait ſoupçonner.

Hommage ſincére, & qui partoit d'une grande ame ! Hommage qui n'honoroit pas moins le génie ſupérieur qui le rendoit, que l'homme juſtement célébre qui en étoit l'objet ! Ce n'eſt point là le reſpect de Galien pour Hippocrate, ſur les ruines duquel il tâche de s'élever. Boerhaave, qui avoit aſſez de reſſources dans l'étendue de ſes connoiſſances & dans la ſublimité de ſon génie pour effacer Hippocrate, préféra les intérêts de la vérité à ceux de l'amour propre. Il aima mieux attacher ſa gloire au char de triomphe du prince de la Médecine.

Il eſt néceſſaire qu'il y ait des hommes qui ſe ſoient appliqués très-ſpécialement à une partie, ſans cela nous ſerions peu avancés. Véſale & Harvée n'avoient pas aſſez fait pour l'Anatomie, il lui falloit encore un Winſlow; il falloit à la Chymie un Rouelle; un Linnæus à la Botanique; un Buffon à l'hiſtoire Naturelle. Quand ce ſont des Médecins qui ſacrifient ainſi leur tems & leurs talens, je les compare à des Decius, qui ſe dévouent au bien de la république. Les autres ſont des troupes

auxiliaires, qui augmentent nos ressources & qui méritent notre reconnoissance. De même certains Auteurs ont écrit plus particuliérement sur une maladie qu'ils voyoient partout; d'autres sur un reméde qu'ils employoient à tout. L'homme sage, qui n'est pas séduit par leur enthousiasme, sait réduire les choses à leur valeur & tirer profit des inconséquences même, pour éviter l'erreur qu'elles cherchent à favoriser.

Chaque siécle, chaque pays, chaque école ont eu successivement des désavantages par les moyens même qui devoient hâter les progrès de l'art. Les uns, pour avoir trop donné à la Chymie, p. e. ont négligé des parties plus essentielles. D'autres, pour l'avoir trop négligée, se sont exposés à des méprises. On a vacillé entre les inconvénients. De Charybde on est tombé dans Sylla; de l'Empirisme à l'esprit de systême; de l'Astronomie à l'Astrologie judiciaire; de celle-ci, à l'incrédulité sur l'influence des Astres; de l'ignorance de l'Anatomie à une scrupuleuse & minutieuse dissection. On s'est toujours occupé trop ou trop peu

d'une ſcience. Les Médecins ont été ou trop bornés à la Médecine, qui ne ſe ſuffit pas à elle-même, ou trop curieux des acceſſoires qui la ſurchargent. La Philoſophie de notre ſiécle eſt ſans contredit celle dont l'influence a été le plus marquée pour l'avantage de l'art. Plus inſtruits qu'Ariſtote & qu'Hippocrate dans les ſciences naturelles, nous en ſommes revenus à leur eſprit d'obſervation. Nous commençons par le doute de Deſcartes, & nous finiſſons par le choix des Eclectiques. Ni trop crédule, ni trop Pyrrhonien, ni trop Mécanicien, ni trop Chymiſte, ni trop partiſan de Stalh, ou de Bordeu, le Médecin de nos jours ſait ſe faire à lui-même un certain plan, une certaine maniere de voir plus conſéquente aux choſes qu'aux diverſes dénominations qu'on leur a données. Il ſait, p. e. que toutes les ſectes ont reconnu le pouvoir de la nature, qu'elles ont déſigné par différens noms. Les Empiriques même ont avoué qu'il eſt des cas où il faut la laiſſer agir. Le *phiſis* d'Hippocrate, les *facultés* d'Ariſtote, la *réſolution* des

Mécaniciens, la *coction* des Humoriſtes, l'*archée* de Van-Helmont, l'*ame* de Stalh, la *force organique* des Modernes, qu'on y faſſe attention, ne ſont autre choſe que la nature diverſement conſidérée... Tous ces ſyſtèmes, je les comparerois volontiers aux fauſſes religions ſi différentes en apparence & qui néanmoins ſe réuniſſent toutes en ce que ſous divers attributs, ſous divers emblêmes & avec différentes cérémonies, le culte & les adorations de chacune ſe ſont toujours rapportés à l'Etre ſuprême.

Cet eſprit médicinal, ce génie propre à l'exercice de notre art, n'eſt que l'appanage d'une tête bien organiſée. Le dirai-je, MM? il eſt peut-être moins le fruit de l'étude, qu'il n'eſt l'effet d'une heureuſe diſpoſition que donne la nature. Il eſt une philoſophie propre à chaque état. On la reconnoît, je crois, à une certaine maniere de voir en grand. C'eſt l'intelligence humaine portée au plus haut degré de perfection, dont elle eſt ſuſceptible. C'eſt elle qui diverſement modifiée, fait les Poëtes, les Généraux d'Armées, les grands

Politiques; c'eſt elle qui fait les grands Médecins. Quels avantages n'aura pas l'homme de génie, ſur celui qui en manque, lorſqu'ils auront donné l'un & l'autre un tems égal à l'étude & à l'obſervation. Je vais plus loin... & je crois qu'avec de moindres connoiſſances & beaucoup de génie, un Médecin eſt préférable à l'homme ſavant & d'un génie borné. S'il eſt des cas où il eſt utile d'attendre, combien d'autres où le preſſant danger exige la promptitude du ſecours. Hippocrate dit que le *Médecin eſt celui qui ſait profiter de l'occaſion dans les maladies ;* & l'emblême, ſous lequel l'antiquité a repréſenté cette Déeſſe, annonce avec quelle célérité elle doit être ſaiſie. Si l'indication eſt évidente, elle ſe préſentera plus promptement à l'homme de génie, parce qu'il a plus de facilité à appliquer le principe. Mais dans un cas douteux, où le plus haut degré de probabilité doit ſuppléer à l'évidence, ce n'eſt que la force & l'activité des facultés intellectuelles qui porte la vue de l'homme de génie au-delà de ce qui ſe préſente à ſes yeux. L'homme de génie fait des

chofes qu'on ne lui a point enfeignées; il faifit des objets, qui échappent à l'homme vulgaire & qu'il ne pourroit lui faire appercevoir; leurs idées font à une trop grande diftance pour qu'il exifte entr'eux une langue commune, propre à fe les tranfmettre. En quoi confifte ce génie? C'eft un tact fin, une fagacité, une préfence d'efprit, une forte d'infpiration, qui, dans une occafion délicate & équivoque, détermine au meilleur parti, fans qu'on puiffe dire pourquoi. L'homme de génie choifit ce qui convient le mieux, fans en pouvoir quelquefois rendre raifon. Celui qui manque de génie, allégue des raifons, cite des autorités & fait une méprife. On diroit que fon intelligence ne vaut pas l'inftinct de l'autre. C'eft le Dieu de la fanté qui dicte fes oracles à celui-ci, comme autrefois un démon familier infpiroit à Socrate les loix de la fageffe.

Ce génie conftitue le *je ne fais quoi* de Celfe. » C'eft cette qualité, dit-il, » qui fe comprend mieux qu'elle ne » fe définit, & par laquelle de deux » Médecins qui ont eu la même édu-

» cation & les mêmes principes, celui » qui la poſſéde, laiſſe l'autre bien en » deçà de lui.... J'ai lu comme toi le » pronoſtic d'Hippocrate, je l'ai mé- » dité comme toi... Pourquoi donc ne » puis-je pronoſtiquer comme tu le » fais? » C'eſt ce que diſoit Martianus à Galien. Ce que cherchent dans des ſecrets & dans de petites reſſources ceux qui ſont tout étonnés de ces ſuccès auxquels ils ne peuvent attein- dre, ce que d'autres tentent d'obtenir d'une lecture & d'un travail opiniâtre... c'eſt préciſément ce génie qui leur man- que & auquel rien ne peut ſuppléer. Il ne ſuppléera pas toujours lui-même à l'étude ni à l'expérience, mais il fera valoir l'une & conduira à l'autre en bien moins de tems qu'il n'en faut à celui qui eſt privé de cette reſſource. Proſper Alpin n'avoit pas trente ans, quand il revint d'Egypte, & l'ouvrage de pratique & d'obſervation qu'il nous a donné ſur la médecine de ces peu- ples, le rend immortel. Baglivi mourut à trente-neuf ans, & nous le mettons avec juſtice au premier rang de nos obſervateurs. Il fut le fléau des ſectes

qui inondoient l'Europe de ſon tems, & je n'héſiterois pas à le compter au nombre de mes Médecins Eccleƈtiques, ſi un malheureux commerce avec Andry, génie rien moins que Médicinal, ne l'eut jetté dans une Phyſiologie trop abſtraite ſur les propriétés de la fibre motrice.

L'avantage de ce génie augmente par le nombre des années & par celui des malades qu'on a vus. Mais quiconque en a été privé juſqu'à un certain âge, n'en ſera jamais favoriſé. Cet homme ſera le bien par hazard, & le mal par habitude. Il verra tout en petit, où l'homme de génie voit tout en grand. Si celui-ci tente, c'eſt hardieſſe; ſi l'autre le fait, c'eſt témérité; ſi l'homme vulgaire réuſſit, c'eſt un heureux hazard qui le favoriſe. La pratique de l'homme ſupérieur eſt ſecondée par des ſuccès, & lui ſeul eſt en droit de les compter. En ſuivant même les bons principes, l'homme vulgaire eſt toujours en-deçà ou au-delà du point que l'art & le bien de ſon malade exigent. Il mettra de la précipitation où il faut de l'aƈtivité; de la lenteur où

il faut de la réflexion ; s'il eſt beſoin de temporiſer, ſes délais iront juſqu'à la négligence. La ſcience même devient nuiſible à un homme borné. Il peut être érudit, mais il ne ſera jamais ſavant. C'eſt aux dépens de ſon jugement qu'il remplit ſa mémoire, & ſon eſprit accoutumé à l'eſclavage n'oſe penſer d'après ſoi-même. Une grande lecture ſans jugement fait que l'érudit croit beaucoup de choſes & n'en connoît que fort peu. Une lecture moins prodigieuſe, mais plus choiſie, plus raiſonnée & plus méthodique, en fera connoître beaucoup plus, croire & adopter beaucoup moins.

L'eſprit foible erre parmi les détails; l'eſprit fort ne les apperçoit que pour généraliſer ſes principes. L'homme de génie ne raiſonne pas avant d'avoir obſervé. Il ſait diſtinguer ce qui appartient au traitement ou au régime, d'avec les phénomènes eſſentiels de la maladie. Si le petit génie a pris un parti, s'il a adopté un ſyſtème, il céde par foibleſſe à celui d'autrui, ou perſévére avec opiniâtreté dans le ſien.

Celui qui penſe, ſait quitter ſa maniere de voir pour en adopter une meilleure. L'opiniâtreté n'eſt pas moins oppoſée à ſon caractère, que la perplexe irréſolution des eſprits ſuperficiels. Il ſait ſe rendre à la vérité dès qu'il la voit, mais auſſi il ſait allier la politeſſe & les égards avec la différence des ſentimens.

On a dit, MM, qu'il *n'eſt pas de jalouſie au-deſſus de celle des Médecins*. Peut-être le vif intérêt qu'ils ont toujours pris à leurs malades, a pu, dans des ſiécles moins polis que le nôtre, mettre une apparence d'humeur dans des dicuſſions qui n'avoient que le plus grand bien du malade pour objet. La malignité ſe ſera plû à prêter à leurs ſentimens les couleurs d'une paſſion moins noble, & par preſcription, on aura appellé *envie* ce qui mérite peut-être le nom d'émulation.

Il eſt, MM, une philoſophie morale, qui ne diſtingue pas moins le véritable Médecin, que les qualités d'eſprit que je deſire en lui. Sans être un homme du monde, ſans s'y livrer,

le Médecin qui s'y trouve, n'y doit point paroître étranger. Son art doit être de s'y faire desirer par ses qualités personnelles de cœur & d'esprit. Il sera doux, affable, humain, généreux... C'est un Ange sur terre; il doit y être respecté; il doit y être aimé. Il ne craindra pas de compromettre la dignité de son état, en admettant l'aménité des vertus sociales. Cette éternelle gravité de nos anciens maîtres, si bien assortie au caractère imposant de leur costume, n'existe plus qu'au théâtre, où les consultations du *malade imaginaire* l'ont consacrée au ridicule. Mais il est un autre ridicule plus analogue au ton du siécle, & qui n'a pas échappé au pinceau des Aristophanes modernes: c'est celui de ces hommes légers dont l'esprit, l'étourderie, & la semillante facilité porte jusque sur les matieres qui intéressent le plus les hommes, ce ton de persifflage & d'inconséquence, aussi digne d'un Histrion, qu'indigne d'un Philosophe. Un homme aimable sait allier les agrémens de la société à la décence du maintien... J'aime à le

voir autant éloigné de cette brusquerie & de cette morgue, dont l'une annonce la rusticité, l'autre l'orgueil, qualités également étrangeres à une ame honnête, que de cette souplesse, de cette complaisance subalterne, qui tiennent de si près au caractère humiliant de la vile adulation. Ces arrangemens manierés & préconçus conservent toujours quelque chose de l'apprêt qu'ils supposent. Ils sont si loin de cette noble politesse, de cette véritable urbanité des honnêtes gens dont l'éducation même ne donne que l'apparence, si la source n'en est dans le cœur.

Ai-je eu raison, de tracer ce portrait, & la rareté des modéles ne devoit elle pas m'engager à le supprimer? Non, MM, lorsque je trouve parmi vous de quoi le justifier. Je sens du côté des talens sur-tout, à quelle distance je m'en trouve, mais en m'appellant à vous, vous m'en rapprocherez d'avantage. S'il faut un si grand nombre de qualités pour former un Médecin accompli, on doit tenir compte des efforts, & lorsque les difficultés aug-

mentent le mérite de ceux à qui ce titre eſt dû, elles doivent inſpirer de l'indulgence en faveur de ceux qui ne négligent aucuns des moyens de s'en rendre dignes.

F I N.